

Liban : retour sur "le massacre du bus" qui a déclenché 15 ans de guerre civile

ENTRETIEN
MOYEN-ORIENT

Que s'est-il passé le dimanche 13 avril 1975, à Aïn el-Remmaneh, dans la banlieue chrétienne de Beyrouth ? Un journaliste franco-libanais a mené l'enquête, reconstituant avec minutie les heures qui ont conduit à l'attaque d'un bus transportant des Palestiniens, l'élément déclencheur de la guerre civile libanaise.

Publié le : 12/04/2025 - 10:28

Par : [Anne Ilcinkas](#)



Il y a 50 ans, le 13 avril 1975, un bus transportant des Palestiniens est pris pour cible dans le quartier chrétien d'Aïn el-Remmaneh, près de Beyrouth. Bilan : 27 morts. Ou 31. Ou peut-être 22. Personne ne sait vraiment. Personne ne sait d'ailleurs exactement ce qu'il s'est passé ce jour-là. Les versions divergent. Seule certitude : un bus a été attaqué.

Pour les Palestiniens et les forces de gauche progressistes qui les soutiennent dans leur combat contre Israël, le bus, qui transportait des civils, est tombé dans un guet-apens mis en place par des Phalangistes, le parti de droite chrétien, causant la mort de femmes et enfants, rapporte-t-on à l'époque.

Les Phalangistes, au contraire, considèrent l'attaque du bus comme le premier acte de résistance face à des Palestiniens armés, en représailles à la tentative d'assassinat qui aurait visé leur chef, Pierre Gemayel, quelques heures plus tôt, dans la même rue.



Une photo prise le 13 avril 1975 montre le bus à Ain-el-Remmaneh, dans la banlieue chrétienne de Beyrouth, après qu'il ait été pris pour cible par des miliciens phalangistes. © AFP

Pendant près de dix ans, le journaliste franco-libanais Marwan Chahine a mené l'enquête, à la recherche du bus mais aussi des témoins, policiers, survivants et assaillants, reconstituant ainsi les faits pas à pas, loin des mythes.

Il découvre par exemple qu'aucune femme n'est morte dans l'attaque du bus, qui ne transportait que des hommes, armés pour la plupart, revenant d'un défilé militaire. Et les passagers du bus n'étaient en fait palestiniens que pour moitié. Dix passagers libanais ont perdu la vie ce jour-là, invalidant la thèse phalangiste d'une guerre contre un ennemi étranger.



Marwan Chahine lors de son entretien avec France 24. © Anne Ilcinkas

Dans son récit de plus de 500 pages, "Beyrouth, 13 avril 1975. Autopsie d'une étincelle" (qui a obtenu le Prix France-Liban 2024), Marwan Chahine examine minutieusement comment "un fait divers confus, produit de quiproquos, de rumeurs, de cafouillages et de peurs, s'est transformé en événement historique et même en mythe".

L'attaque du "bosta", comme l'appellent les Libanais, marque le début officiel de la guerre civile libanaise, qui fera plus de 150 000 morts en 15 ans.

France 24 : "À mi-chemin de la mémoire et de l'Histoire, la scène du bus est une sorte de songe, une hallucination collective", écrivez-vous. Que s'est-il donc vraiment passé ce 13 avril 1975 à 13 heures et des poussières ?

Marwan Chahine : C'était un dimanche. Un bus transportant en partie des Palestiniens, mais aussi des Libanais, a été attaqué dans le quartier de Aïn el-Remmaneh, près de Beyrouth. Il transportait pour la grande majorité des membres du Front de libération arabe, un parti palestinien rattaché au parti Baas irakien, qui revenaient d'un défilé militaire en mémoire d'une attaque menée un an plus tôt en Israël.

L'identité des assaillants n'est pas connue, parce qu'ils n'ont jamais été retrouvés, mais il semblerait, selon les éléments de mon enquête, que ce soit des miliciens phalangistes mais aussi des habitants du quartier. Cette attaque a fait 22 morts.

Au moment où je commence mon enquête, les circonstances de ce drame ne sont pas connues. Il y a autant de versions de cet événement que de Libanais.

Cette scène du bus "a été tellement ressassée et transformée que plus personne ne sait ce qu'il en sait et encore moins comment il l'a appris", écrivez-vous...

Ce qui est amusant et troublant, c'est que la plupart des écrivains libanais, y compris Amine Maalouf et Wajdi Mouawad, disent l'avoir vue de leurs yeux. On ne sait plus très bien si c'est une scène qu'on a vraiment vécue ou si c'est une hallucination collective.

Le Bosta est une figure allégorique dans l'oeuvre de Wajdi Mouawad, où il revient de façon récurrente, analyse Marwan Chahine.

Comme l'événement n'a pas été documenté, la représentation qu'on en a vient des récits qui en ont été faits dans les cadres privés, mais aussi de la fiction qui s'est emparée de l'événement.

La représentation la plus partagée est sans doute celle du film de Ziad Doueiri, "West Beirut". Cette fiction situe l'événement un jour de semaine et représente les victimes du bus à travers une femme qui est tuée à la porte du bus alors même qu'il n'y avait que des hommes à l'intérieur ce jour-là.

À travers les récits familiaux mais aussi les fictions, une version assez déformée, mais tellement répétée s'est installée. Les gens sont parfois persuadés que c'est la réalité.

Du coup, vous vous êtes lancé à la recherche de ce fameux bus...

Quand j'ai commencé cette enquête, 40 ans après les événements, le bus était dans un jardin privé à Choukine, dans le sud du pays. Il appartenait et appartient toujours à un particulier, qui l'avait récupéré à la fin de la guerre et cherchait à le vendre pour un million de dollars. Ce bus était en partie devenu un gagne-pain parce qu'il faisait payer les visites. Il espérait qu'il lui apporte fortune.

Le fait que le bus appartienne à un particulier m'a aussi interpellé parce que je considérais, avec mon point de vue un peu français, que sa place était plutôt dans un musée, comme un objet de la mémoire commune.



Le bus d'Aïn el-Remmaneh est exposé pour la première fois, au bois des Pins, à Beyrouth, le 12 avril 2007. © Joseph Barrak, AFP

Aujourd'hui, dix ans plus tard, il n'a pas bougé, il est toujours dans ce jardin. Sauf que le temps a passé. De plus en plus d'herbes folles le recouvrent. Et son propriétaire espère toujours le vendre. J'ai eu peur ces derniers mois que le 'bosta' ait été détruit au cours des récents bombardements israéliens. Mais manifestement, ce n'est pas le cas.

Les survivants ont été rayés de l'Histoire d'un simple trait. Vous en avez retrouvé certains.

L'histoire a retenu qu'il n'y avait pas de survivants, à l'exception du chauffeur, un Libanais qui s'appelait Mustafa Hussein. En réalité, il y a eu au moins 11 survivants. J'en ai retrouvé un certain nombre. Là encore, j'ai trouvé ça assez symptomatique le fait que l'Histoire les ait complètement effacés.

Au moment où j'ai commencé mon enquête, il en restait quatre ou cinq encore en vie. Aujourd'hui, à ma connaissance, il n'y en a plus qu'un. En recoupant leurs témoignages, j'ai pu reconstituer ce qu'il s'était en effet passé ce jour-là.

Vous avez également retrouvé Abou Z, "l'homme de la première balle, le tueur" ...

J'ai rencontré en réalité plusieurs personnes qui m'ont dit avoir été le premier tireur. Ce qui montre aussi que pour certains, cette mémoire de la guerre est une mémoire glorieuse et pas du tout une mémoire criminelle.

Le fait qu'il n'y ait pas de justice, que chacun soit reparti avec sa mémoire dans son coin, fait que, à Aïn el-Remmaneh, on trouve plein de gens qui sont très fiers d'y avoir participé, et plusieurs personnes qui se vantent d'avoir tiré sur ce bus, dont un que j'ai rencontré et que j'ai choisi de nommer Abou Z.

Selon ses dires et un certain nombre de témoignages concordants, il semblerait en effet qu'il ait tiré sur cet autobus et qu'il soit aussi monté à l'intérieur pour achever les passagers blessés.

Ce qui m'a un peu perturbé dans cette situation, c'est qu'il était très fier d'avoir fait ça et considérait cette attaque, à l'instar d'autres habitants des quartiers chrétiens, comme le premier jour de la résistance libanaise. Son grand regret était surtout de ne pas être reconnu pour son acte.

Pourquoi cette date, cet événement particulier a-t-il été choisi pour symboliser le début de la guerre civile libanaise ?

C'est un peu un choix par défaut, qui traduit davantage le fait qu'il n'y a pas d'unanimité autour de la guerre civile.

Il n'y a pas eu de travail historique et la seule chose sur laquelle les Libanais sont à peu près d'accord, c'est qu'il y a un avant et un après 13 avril 1975.



Deux soldats palestiniens discutent près des débris d'un bâtiment bombardé le 21 juillet 1982 dans un camp palestinien situé dans la Cité des Pins à Beyrouth-Ouest, pendant la guerre civile libanaise. © Dominique Faget, AFP

À la suite de cet événement, il y a plus de 300 morts en une semaine. C'est donc un point de bascule, un point de non-retour, qui fait que l'on peut considérer que c'est le début effectif de la guerre civile.

Mais le fait de choisir le début de la guerre comme date commémorative montre en creux l'impossibilité de se mettre d'accord sur une date de fin.

Pourquoi la date de signature des accords de Taëf, qui mettent fin à la guerre en 1989, n'a-t-elle pas été choisie ?

La guerre civile s'est terminée en eau de boudin, sans réel vainqueur. Il n'y a pas eu un véritable travail de justice transitionnelle. L'accord de paix est passé par une loi d'amnistie qui a remis les seigneurs de guerre dans le jeu politique. Ceux-ci ont tout fait pour institutionnaliser l'amnésie autour de la guerre civile. Et paradoxalement, l'accord de paix a laissé à chacun sa version des événements. C'est ainsi qu'à défaut d'une mémoire collective, on se retrouve avec des mémoires personnelles souvent belliqueuses qui poursuivent la guerre d'une autre façon.

Au fond, il n'y a pas eu de fin de la guerre. On n'a pas réussi à produire un discours qui aurait dépassé ces mémoires conflictuelles, et le fait qu'on ait autant de versions contradictoires sur le 13 avril est symptomatique de cela.

Comment se passent alors les commémorations du 13 avril ?

Il y a des actions menées par la société civile dans un esprit de communion nationale et de dépassement des événements, mais elles sont assez minoritaires et un peu folkloriques en réalité.

Dans les faits, les commémorations se font chacun dans son coin, chacun commémorant ses martyrs.



Des partisans de la milice chrétiennes des Forces libanaises, qui a joué un rôle majeur dans la guerre civile libanaise, courent en brandissant des drapeaux et des armes, lors d'une commémoration à Beyrouth, le 13 avril 2006. © Ramzi Haïdar, AFP

Les Phalangistes continuent de commémorer la mémoire de Joseph Bou Assi, le garde du corps de Pierre Gemayel tué le 13 avril 1975 au matin. Et certains Palestiniens continuent de commémorer dans leurs camps la mort de leurs proches. Mais il n'y a pas en réalité de commémorations nationales. Et c'est ce qui m'a touché aussi. J'ai mené cette enquête à la fois pour essayer de comprendre l'événement en lui-même, mais aussi pour essayer de comprendre pourquoi il n'y a pas de mémoire commune au Liban.

Enfin se pose la question de la justice. À quoi sert la vérité sans justice ?

J'ai réussi à documenter en partie cette funeste journée. Mais les faits ne peuvent pas grand chose face à la force et à l'ancrage des fantasmes. Parce que ce qui se joue n'est pas tant une affaire de réalité que d'affect profond. Que peuvent les faits tant qu'il n'y a pas de justice ? La vérité est importante, mais sans justice, elle aura toujours ses limites.

Par contre, je continue de penser que c'est important de documenter les faits si un jour on veut écrire une histoire commune. Ne serait-ce que pour prouver qu'on peut le faire et que les faits ne sont pas condamnés à être des fictions et des mythologies.

Le Liban sort à peine d'une guerre qui a été terriblement meurtrière. Il a davantage l'œil tourné vers le présent que vers le passé, ce qui est très compréhensible. Ce que je peux espérer, c'est que ce travail que j'ai mené, qui était aussi un travail contre l'oubli, serve, dans un avenir proche ou lointain, à écrire une Histoire commune. Mais je crois qu'on aura du mal à faire émerger un passé commun tant qu'il n'y aura pas un désir fort d'avenir en commun de la part de tous les Libanais.